

Fin d'un rêve longuement attendu...

JEAN-FRANÇOIS PERRET (GSBM)

Depuis bientôt vingt ans, grâce à Jean-Loup, j'ai partagé avec mes amis du club des expéditions spéléologiques merveilleuses. Qu'elles soient en Bolivie, au Brésil ou au Pérou, elles ont toutes apporté d'intenses moments de joie et aussi hélas, parfois, d'extrême tristesse. A chaque expédition, Jean-Loup nous fait rêver par ces récits et sa connaissance de la forêt amazonienne acquise lors de ses multiples voyages professionnels dans cette partie du monde. Au fil des années, un projet « presque secret » envahissait plusieurs membres du club. Ce rêve consistait à aller là-bas entre vieux copains découvrir l'océan vert, le tout guidé par Jean-Loup. Le must serait que, dans le projet, il y ait aussi des grottes vierges à explorer.

A la fin de l'expédition Chaquil 2006, Jean-Loup pense que le projet est enfin réalisable. Il pourrait se faire en Amazonie péruvienne dans le territoire des indiens Jivaros. Il y a encore beaucoup de chemin à parcourir mais l'idée est lancée. L'idéal serait de joindre les intérêts de chacun, monter une expédition scientifique et spéléologique en même temps. Après six mois de gestation, le projet est bouclé et les billets d'avion achetés.

Cet article relate le glas d'un rêve...

Nous sommes le 6 septembre 2007 à la Poza, dernier village colon sur le rio Santiago.

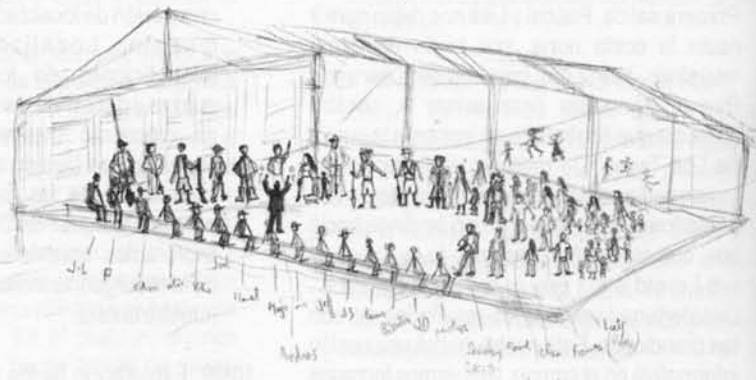
Comme prévu, le levé se fait tôt.

A 5h30, tout le monde est au petit déjeuner. Après le café lyophilisé, des œufs sur du riz accompagné de bananes frites, nous bouclons nos sacs à l'unique hôtel du village.

A 6h00, toute l'équipe est au complet, sur la rive devant les embarcations. Nos pilotes surpris par notre exactitude sont en retard. Ils sont en train de faire le plein de carburant des nourrices. C'est finalement à 7h00 que les moteurs se mettent en route et que nous larguons les amarres. Nous reprenons la montée du Santiago. Le plus gros bateau d'une longueur de 14 mètres et d'une charge de 7 tonnes part le premier car il est de loin le plus lent. La chaloupe en aluminium beaucoup plus rapide, nous rejoindra dès que les repas de midi lui seront livrés. Outre Pascal et Lisa, elle transporte plusieurs personnes et notamment les deux représentants Jivaros : Andres et Edwin. Après environ une heure trente de navigation, nous arrivons à la confluence de la quebrada du Chinganaza et du rio Santiago. C'est ici que vit la communauté de Chinganaza. Notre pilote, Primitivo, qui dirige le cargo, nous indique que son homologue de la chaloupe lui a demandé de stopper à ce village pour les attendre. Il est 7h30 et nous approchons de la berge. Le perchiste, sondeur des hauts fonds, amarre l'embarcation à une souche dans la butte au pied du village. Jean-Loup et Olivier demandent à ce que nous ne descendions pas du bateau tant que la chaloupe avec les chefs ne nous a pas rejoint.



Arrivée de l'apu



Réunion à Chinganaza



Conversation entre les apus



La débâcle

10h25 : Une pirogue avec au moins trois guerriers arrive à l'arrière de notre bateau. On ne rigole plus, deux sont armés de lances et déguisés avec des coiffes en plumes d'oiseaux, des peintures guerrières noires et portent d'impressionnants colliers de graines et de plumes. Un troisième homme est armé d'un fusil de chasse. Un des plus costumés ordonne de sortir du bateau et de les suivre, même le pilote et le perchiste. Un autre signale qu'il n'y a pas de problème mais que pour notre sécurité, nous devons aller avec eux.

10 h30 : Avec précipitation, tout le monde quitte le navire. Sans lunette, le soleil me gêne beaucoup mais l'heure n'est pas à se plaindre. Fortement escortés et sous les hurlements de la femme en furie, nous grimpons la butte et allons au cœur du village en traversant un grand terre-plein jusqu'à la maloca. Là, les chefs natifs (apu) sont en pleine discussion en langue Jivaro avec les chefs de famille. Le ton est très élevé, on nous indique de nous asseoir sur les bancs de rondins le long des parois internes de la maison rectangulaire. La scène ressemble plus à un tribunal qu'à une discussion. C'est maintenant au tour d'Andrés de parler. Ce chef au charisme certain est écouté par la bruyante assemblée. Son intervention terminée, la parole est donnée à Edwin mais cette fois, personne ne le respecte et l'agitation monte d'un cran. Assis sur mon banc, je recense les armes détenues par nos potentiels adversaires. Un fusil de chasse que je n'ai pas pu identifier car sans lunette et trop loin. Six lances en bois de palmier, une pique à la pointe en fer et deux machettes. De notre côté, rien, ou si peu, si on prend en compte les couteaux de poche que certains portent. La situation n'est pas très brillante encerclés et enfermés comme nous le sommes, s'ils décident de passer à l'action, nous n'allons pas faire un pli. Derrière moi, le fond de la maison commune est ouvert et, malgré tout, je calcule comment il serait possible de s'évader par là au cas où. Tout le monde est très tendu et nous avons bien compris que nous ne devons pas répondre aux agressions. Maintenant, se sont deux puis trois femmes qui se mettent à hurler et à exciter la foule. Je pense que les chefs de cette tribu devraient intervenir pour les raisonner et les calmer. Le débat part dans tous les sens et personne ne contrôle personne et surtout pas les furies. Brusquement, elles se dirigent vers ma droite au bout de la maloca. Dans ce coin, il y a notre perchiste, notre pilote, Jean-Denis, plusieurs Péruviens et Lisa. Une des femmes commence à frapper le perchiste avec des fourches de bois ressemblant à de grosses frondes. L'homme se protège des coups comme il peut. Blotti, contre la palissade de bois, il attend que le déluge de

coups s'arrête. Le pilote a droit lui aussi à une volée de bois. Ensuite c'est au tour de Jean-Denis d'être pris à parti. Après quelques coups, en se protégeant, il élève la voix. Les hurlements et le mouvement de personnes attirent un guerrier à l'opposé de la scène et soudain c'est l'explosion. Les femmes continuent à taper sur tous les membres de l'expédition qui passent devant elles. Certains hommes font mines de vouloir frapper et d'autres de vouloir nous protéger. En cet instant, nous ne savons plus comment réagir, la pagaille est générale. Un apu ordonne de partir. En tête notre pilote et son perchiste, derrière, nous suivons dispersés à un pas rapide. Nous traversons à nouveau le terre-plein central et, quelques mètres avant la descente sur la berge, un guerrier ordonne de courir. Les réactions sont diverses, certains s'exécutent, d'autres gardent le pas rapide mais peux regardent en arrière. Jean-Loup, Pascal et les chefs Andrés et Edwin sont en queue du groupe. De nouveau, ils sont frappés. Pour nous protéger, les deux chefs ferment la marche ainsi ils attirent les plus virulents. La montée dans le bateau est très épique. Tous les styles sont utilisés : l'enjambement, le saut, voire le plongeon pour Jean-Yves.

Notre pilote ne perd pas de temps, il a déjà démarré le moteur et commence à s'éloigner du rivage. Les derniers sont obligés de se mettre à l'eau pour monter à bord.

11h00 : En marche arrière, nous sommes à plusieurs dizaines de mètres de la rive, hors de portée des armes. Jean-Loup et Pascal n'ont pas pu nous rejoindre, ils monteront dans la chaloupe. Nous sommes obligés d'ordonner à notre pilote de stopper et d'attendre. Mais que fait la chaloupe ? Avec soulagement, nous la voyons enfin quitter le rivage et venir vers nous. Les deux bateaux descendent maintenant le Santiago. Au bout d'un kilomètre, nous stoppons et la chaloupe se met à couler. Les premières explications vont être données. Nous apprenons rapidement qu'avant notre arrivée dans la maison commune, l'accueil de Jean-Loup, Pascal et des chefs indiens a été très mouvementé. Ils ont été battus à coup de plantes urticantes. Jean-Loup a même été menacé par une femme armée d'une lance. Celle-ci a planté la lance dans un poteau de bois, à quelques centimètres de son visage. Les chefs à leur tour ont été violemment pris à parti, les traces de coups sont visibles sur les bras d'Andrés et le visage d'Edwin. En ce moment la thérapie est collective. Nous évacuons la peur et le stress, chacun explique son ressenti, ses impressions, ses hypothèses, voire ses craintes. La tension commence à se dissiper, les visages se dérident et les rires, parfois un peu forcés, reviennent. Jean-Loup propose que l'on boive un coup. Je vais chercher une bouteille de rhum péruvien. Je fume même

une cigarette et bois de la bière tiède que je partage avec Benoit et Jean-Denis. Notre pilote redémarre son moteur et commence lentement le retour sur la Poza. La descente, aidée par le courant, est très rapide. La chaloupe nous dépasse et dépose les chefs indiens au village de Galiléa juste avant la Poza. Finalement, nous nous rejoignons tous au port.

Conclusion

De retour au bar de la Poza, nous prenons une thérapie active à base de bières et de pastis. La discussion commence sur notre avenir dans la région. Une réunion est prévue dans l'après midi avec les chefs natifs, Pascal, Olivier, Manuel et Patrice. De notre côté, les six français venant de France, faisons le point et décidons quoi qu'il arrive de ne pas aller au nord et de suivre les directives de Jean-Loup. De toute façon, nous ne faisons plus confiance aux natifs et ne sommes sûr de rien. Nous calculons aussi le plan B. Il a toujours été plus ou moins prévu même si nous ne pensions pas en arriver à ces situations extrêmes. Nous savions que l'entrée en territoire Jivaro n'est jamais gagnée à l'avance. De multiples discussions croisées se font entre les leaders des différentes équipes (archéologues, hydrologues, spéléologues) mais rien ne peut être arrêté sans le résultat de la réunion. L'après midi passe. Le soleil descend à l'horizon. Nos représentants arrivent avec Andrés, un des chefs indiens. Il ressort de la réunion que tous sont atterrés de ce que nous venons de subir et qu'il y a un gros problème d'organisation chez les natifs. Certains pensent que nous pouvons aller au nord, d'autres proposent que nous allions au sud car il doit y avoir aussi des grottes mais les renseignements sont flous et incertains. Andrés présente à nouveau ses excuses. De notre côté, nous lui transmettons que nous ne le tenons pas pour responsable mais que nous ne souhaitons pas aller plus loin. L'orgueil des chefs veut que nous restions au sud de la région dans la communauté Aguarunas. Ils sont certains que nous n'aurons aucun problème. De notre côté, nous sommes persuadés du contraire, les leaders ne sont plus chauds.

Finalement, le retour est décidé pour le lendemain à la première heure. Pendant le repas, chacun propose ses idées pour la suite, nous décidons de trancher sur notre destination demain au petit déjeuner. Après un dernier verre de bière, voire de pastis, toute l'équipe regagne l'hôtel pour une nuit peut être tranquille !

La suite se passe comme prévu. Après le petit déjeuner, nous plions nos bagages et chargeons les bateaux. Nous larguons les amarres pour un retour à la civilisation...■

Fin de un sueño, largamente esperado....

JEAN-FRANÇOIS PERRET (GSBM)

Desde hace casi veinte años, gracias a Jean-Loup, compartimos expediciones espeleológicas maravillosas con mis amigos del club. Ya sea en Bolivia, Brasil o en Perú, hemos vivido intensos momentos de alegría y también, desgraciadamente, de inmensa tristeza. En cada expedición, Jean-Loup nos hace soñar con sus relatos y su conocimiento de la selva amazónica, conocimiento adquirido durante sus múltiples viajes profesionales a esa parte del mundo. Con el transcurso de los años, un proyecto « casi secreto » se gestaba en varios miembros del grupo. Este sueño consistía en aventurarse, allá dentro, entre viejos amigos a descubrir el océano verde, guiados todos por Jean-Loup. Sería imprescindible, en el proyecto, la existencia de grutas vírgenes para explorar.

Al final de la expedición Chaquil 2006, Jean-Loup piensa que finalmente se puede realizar el proyecto. Se podría hacer en la amazonía peruana en el territorio de los indios Jíbaros. Todavía falta mucho por hacer pero la idea es lanzada. Lo ideal sería reunir los intereses de cada uno, preparar una expedición científica y espeleológica al mismo tiempo. Después de seis meses de gestación, el proyecto se materializó y se compraron los pasajes de avión. Este artículo relata la agonía de un sueño...

El 6 de setiembre del 2007 nos encontramos en la Poza, último poblado colono ubicado en el río Santiago.

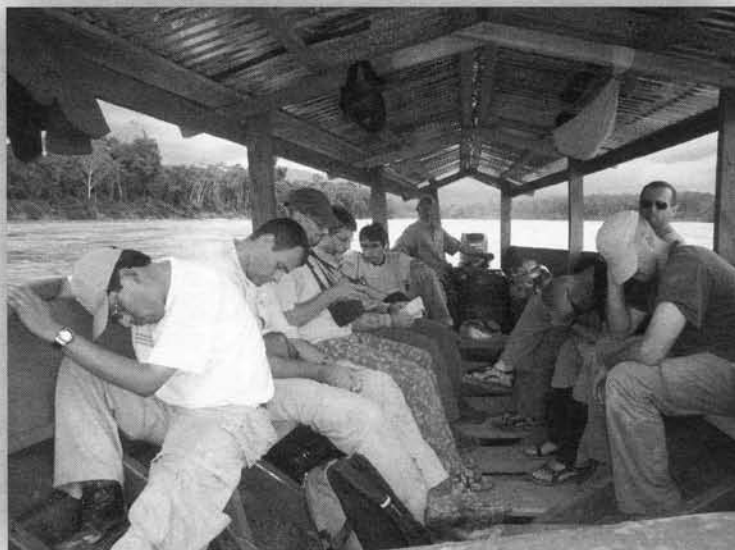
Como se había previsto, nos levantamos temprano.

A las 5h30, todos tomamos desayuno, café liofilizado, huevos fritos sobre un plato de arroz acompañado de plátanos fritos. Al terminar, cerramos nuestro equipaje en el único hotel del pueblo.

A las 6h00, todo el equipo está completo, en la ribera delante de las embarcaciones. Nuestros pilotos sorprendidos por nuestra puntualidad están tarde. Están llenando los bidones de combustible. Finalmente a las 7h00, los motores inician la ruta y soltamos las amarras. Vamos río arriba por el río Santiago. El barco más grande, de una longitud de 14 metros y una carga de 7 toneladas, parte primero pues se ve de lejos que es más lento. El bote de aluminio es mucho más rápido, nos alcanzará apenas se haya repartido la comida del mediodía. Además, debe llevar a Pascal y a Lisa, el bote transporta varias personas y especialmente a los dos representantes Jíbaros : Andrés y Edwin. Después de casi una hora y media de navegación, llegamos a la confluencia de la quebrada de Chinganaza y del río Santiago. Aquí vive la comunidad de Chinganaza. Nuestro piloto, Primitivo, quien dirige el carguero, nos indica que su homólogo le ha pedido detenerse en ese poblado para esperarlos. Son las 7h30 y nos acercamos a la ribera. Nuestro perchista, sondeador de las profundidades, amarra la embarcación a un tronco en la loma a orillas del poblado. Jean-Loup y Olivier nos piden no bajar del barco hasta que no llegue el bote con los jefes.

8h00: acabado de pasar media hora, solo algunos niños curiosos nos observan desde lo alto de la loma. Thibaut aturrido no entendió las instrucciones dadas, transgrede las directivas y abandona la orilla para ir a buscar algo de beber al poblado. A su regreso, señala que los nativos lo recibieron bien y que conversó con ellos, sin problema. Para el buen desenvolvimiento de la expedición, el jefe le pide seguir las instrucciones del grupo.

8h30 : Algunos adultos aumentan el grupo de curiosos. Una mujer



comienza a vociferar y a incitar a los demás, al principio la tomamos como la pobrecilla del pueblo. Un hombre joven suelta la amarra del tronco y la fija en el poste de bienvenida, en lo alto de la loma. El mensaje es claro ahora, de hecho, nos han secuestrado. De repente, suena una caracola varias veces seguida de varios silbidos. El ambiente se torna tenso. La mujer continúa incitando a la población cada vez más. Con este propósito, se repite cada vez más la palabra "gringo". A pesar de que todavía no comprendemos por qué, entendemos claramente que ella nos quiere.

9h45: Alejos, un ruido de motor, sí, es el bote. Al fin vamos a tener una explicación sobre todo este alboroto. El refuerzo de las autoridades Jíbaras nos va a poder sacar al fin de allí. Pascal está delante de la embarcación y al ver la expresión de su rostro, comprendemos que algo pasa. Asombrado, nos pregunta por qué estamos ahí. Después de una rápida explicación. Constatamos que se trata de



un error de comprensión entre los pilotos y que no debimos habernos de tenido en ese lugar. Dada la situación, un grupo compuesto por Jean-Loup, Pascal y las autoridades Jíbaras van al pueblo a negociar nuestra libertad.

9h50: Algunos hombres armados con lanzas llegan en sus piraguas y se dirigen al pueblo. Pensamos que la conversación tranquilizará a todos y que la tensión desaparecerá. Incluso, se toman algunas fotos a los niños. Súbitamente, la mujer histérica regresa con un garrote, un trozo de madera de 80 cm de largo, y comienza a gesticular mientras se va acercando al barco.

10h15: De nuevo, toma « los gringos » a parte y comienza a golpear con su palo de madera la proa de la embarcación. Arremete contra nuestro perchista. El es indígena y pertenece a una comunidad cercana a Bagua Grande. En un language desconocido para nosotros, lo insulta con mucha fuerza. Luego, bordeando todo el bote, arremete contra la borda. Derrepente, al pasar detrás mío, me arrebató los lentes y los tira al agua hacia el otro lado del bote, y me da un golpe con su palo sin mucha fuerza; felizmente cae sobre la balsa de madera. Olivier cerca a mí, recibe el mismo tratamiento por parte de la indígena.

10h25: Una piragua con al menos tres guerreros llega detrás de nuestro bote. Ya no es broma, dos están armados con lanzas y vestidos con una especie de tocados de plumas de aves, pinturas negras de guerra y llevan impresionantes collares de granos y plumas. Un tercer hombre tiene un fusil de caza. Uno de los hombres vestidos de guerrero nos ordena salir del barco y seguirlos, también al perchista y al piloto. Otro señala que no hay problema pero que por nuestra seguridad debemos ir con ellos.

10h30: Con prisa, todos dejamos la nave; sin lentes, el sol me molesta mucho pero no es el momento de quejarse. Fuertemente escoltados y con los gritos de la furiosa mujer, trepamos la loma y llegamos al centro del pueblo atravesando una explanada hasta la maloca. Allí, los jefes nativos (apu) están en plena discusión en lengua Jíbaro con los jefes de familia. El tono es muy alto, nos indican que nos sentemos en las bancas de madera a lo largo de las paredes internas de la casa rectangular. La escena se parece más a la de un tribunal que a la de una conversación. Le toca hablar a Andrés, este jefe de gran carisma es escuchado por toda la ruidosa asamblea. Al terminar su intervención, toma la palabra Edwin, pero esta vez nadie lo respeta y la agitación se apodera rápidamente de la asamblea. Sentado en mi banca, cuento las armas de los nuestros potenciales adversarios. Un fusil de caza que no puedo identificar sin lentes y de lejos. Seis lanzas hechas de troncos de palmera, una vara con punta de fierro y dos machetes. Por nuestra parte, nada, o casi nada, si tomamos en cuenta los cuchillos de bolsillo que algunos llevan. La situación no es nada atractiva, rodeados y encerrados como estamos, si deciden pasar a la acción, no vamos a poder

hacer nada. Detrás mío, el fondo de la casa comunal está abierta y, a pesar de todo, pienso como podríamos escaparnos por allí si llegará el momento. Todos están muy tensos y hemos comprendido que no debemos responder a las agresiones. Ahora, son dos, luego tres las mujeres que se ponen a gritar e incitar a la multitud. Pienso que los jefes de esta tribu deben intervenir para hacerlas entrar en razón y calmarlas. El debate se torna caótico y nadie puede controlar a nadie, y mucho menos a los enfurecidos. Bruscamente, ellas se dirigen hacia mi lado derecho al final de la maloca. En ese rincón, están nuestro perchista, el piloto, Jean-Denis, varios peruanos y Lisa. Una de las mujeres comienza a golpear al perchista con horcas de madera que parecen hondas grandes. El hombre se protege como puede de los golpes. Acurrucado contra la empalizada de madera, espera que la lluvia de golpes se detenga. El piloto también recibe una golpiza. Luego, es el turno de Jean-Denis. Después de algunos golpes, levanta la voz, protegiéndose. Los gritos y el movimiento de personas llaman la atención de uno de los guerreros hacia el lado opuesto de la escena y entonces se produce la explosión. Las mujeres continúan golpeando a todos los miembros de la expedición que pasan delante de ellas. Algunos hombres hacen ademanes de querer golpearlos, otros de protegernos. En ese momento, no sabemos como reaccionar, el caos es general. Un apu ordena partir. Nuestro piloto y superchista a la cabeza, nosotros detrás un poco dispersos pero a paso ligero. Atravesamos nuevamente la explanada central y algunos metros antes de bajar a la orilla, un guerrero nos ordena correr. Las reacciones son diversas, algunos obedecen, otros conservan el paso ligero pero pocos miran hacia atrás. Jean-Loup, Pascal y los jefes Andrés y Edwin están al final del grupo. Los vuelven a golpear otra vez. Para protegernos, los dos jefes cierran el paso así atraen a los más belicosos. La subida al bote es muy épica. Se utilizan todos los estilos: la inmersión, el salto y el clavado en el caso de Jean-Yves. Nuestro piloto no pierde tiempo, ya ha arrancado el motor y comienza a alejarse de la orilla. Los últimos se ven obligados a tirarse al agua para subir a bordo.

11h00: En retroceso, estamos a varias decenas de metros de la orilla, fuera del alcance de las armas. Jean-Loup y Pascal no han podido alcanzarnos, se subirán al bote. Nos vemos obligados a pedirle a nuestro piloto que se detenga y espere. Pero ¿qué hace el bote? Con alivio lo vemos al fin abandonar la orilla y venir hacia nosotros. Las dos embarcaciones descienden ahora el río Santiago. Nos detenemos al cabo de un kilómetro, y el bote se nos une. Las primeras explicaciones serán dadas. Nos enteramos rápidamente que antes de nuestra llegada a la casa comunal, el recibimiento a Jean-Loup, Pascal y los jefes indígenas fue muy accidentado. Los golpearon con plantas urticarias. Incluso Jean-Loup fue amenazado por una mujer que llevaba una lanza. Esta clavó la lanza en un poste de madera a tan solo algunos centímetros de su rostro. Los jefes a su vez fueron maltratados, se

ven las marcas de los golpes en los brazos de Andrés y el rostro de Edwin. En ese momento la terapia es colectiva. Nos libramos del miedo y del estrés, cada uno relata sus sentimientos, sus impresiones, sus hipótesis, es decir sus temores. La tensión comienza a desvanecerse, los rostros se relajan y las risas, a veces un poco forzadas, regresan. Jean-Loup propone tomar un trago. Voy a buscar una botella de ron peruano. Fumo un cigarro y tomo cerveza tibia que comparto con Benoit y Jean-Denis. Nuestro piloto enciende nuevamente el motor y comienza lentamente el regreso a la Poza. El descenso, ayudado por la corriente, es muy rápido. El bote nos pasa y deja a los jefes indígenas en el poblado de Galilea justo antes de la Poza. Finalmente, llegamos todos al puerto.

Conclusión

De regreso al bar de la Poza, hacemos una terapia activa con la ayuda de cervezas y de licor de anís. Empieza nuestra discusión sobre nuestro futuro en la región. Está prevista una reunión al mediodía con los jefes indígenas, Pascal, Olivier, Manu y Patrice. Por nuestra parte, los seis franceses que venimos de Francia, evaluamos la situación y decidimos que pase lo que pase, no iremos al norte y seguiremos las indicaciones de Jean-Loup. De todas maneras ya no confiamos en los nativos y no estamos seguros de nada. Evaluamos también el plan B. Siempre estuvo previsto, a pesar de que jamás imaginamos llegar a esa situación extrema. Sabíamos que el ingreso en territorio Jíbaro nunca se había logrado antes. Surgieron múltiples discusiones entre los líderes de los diferentes equipos (arqueólogos, hidrólogos, espeleólogos) pero no se puede detener nada hasta tener el resultado de la reunión. La tarde transcurre. El sol se oculta en el horizonte. Llegan nuestros representantes con Andrés, uno de los jefes nativos. Sale de la reunión que todos están aterrados por lo que acabamos de vivir y que hay un gran problema de desorganización entre los jefes nativos. Algunos piensan que podemos ir al norte, otros proponen ir al sur porque allí deben también haber grutas pero las informaciones son confusas e inciertas. Andrés se disculpa nuevamente. Por nuestra parte, le decimos que él no es responsable de nada pero que no queremos ir más lejos. Uno de los jefes quiere que nos quedemos en el sur de la región, en la comunidad de los Aguarunas. Están seguros que allí no tendremos ningún problema, pero nosotros creemos lo contrario, los líderes han perdido su entusiasmo.

Finalmente, se decide regresar al día siguiente muy temprano en la mañana. Durante la comida, cada uno propone sus ideas para la próxima, nosotros decidimos zanjar nuestro destino en el desayuno. Después de tomar un último vaso de cerveza, beber anís, todo el equipo regresa al hotel para pasar una noche, ojala tranquila!

Todo pasa como se había previsto. Después del desayuno, recogemos nuestro equipaje y cargamos las embarcaciones. Soltamos las amarras para regresar a la civilización. ■